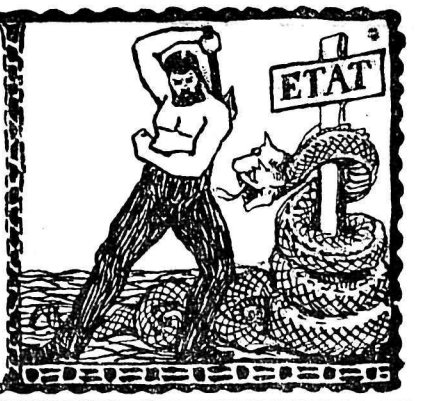
Année XXVI. N° 746 — 9 JUIN 1928

# LE RÉVEIL ANARCHISTE




PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Adresser lettres et mandats :
*Le Réveil*, r. des Savoises, 6, *Genève* Suisse.

**Avec Supplément en langue italienne**

SUISSE et UNION POSTALE
*Abonnement : 1 année, fr. 5; 6 mois, fr. 2.50*
Le numéro : 10 centimes


## Autour de la Grève

Le coefficient moral de succès le plus important est la conviction claire et inébranlable d'avoir raison. Or, trop souvent beaucoup d'ouvriers manquent de cette conviction, peut être aussi parce qu'ils se disent qu'à la place des patrons ils agiraient de même, ce qui, somme toute, ne prouve qu'une chose, à savoir qu'un ordre équitable sera impossible aussi longtemps qu'il y aura des patrons.

Seulement, le patron, lui, ne se dit nullement qu'à la place des ouvriers, il voudrait aussi obtenir des conditions meilleures d'existence. Soit qu'il s'agisse d'un patronné, ou devenu tel par chance, par rapacité ou par son travail obstiné et sa ladrerie, il se dit que les ouvriers ont les conditions qu'ils méritent et qu'en tout cas, lui, ne s'est pas enrichis avec les grèves !

Les intérêts sont par leur nature féroces. C'est ridicule de leur donner des leçons de modération ; leur ambition ne se fixera jamais une limite, à moins d'y être forcée par des circonstances qui cessent d'être favorables.

Les choses étant ainsi, nous avons ce spectacle qui a première vue peut paraître étrange : les privilégiés ont plus de foi dans le bien-fondé de leurs privilèges les plus criants que les déshérités en ont dans le bon droit de leurs revendications les plus modestes.

Le retard d'un train, le manque occasionnel d'un service public, l'augmentation d'impôts, le moindre trouble à toutes leurs aises provoquent chez les bourgeois une indignation, une colère, une protestation, accompagnée de propos violents, — alors que chez la plupart des ouvriers, privations et misères, pressions et humiliations, peines et charges nouvelles sont acceptées et subies et ne suscitent tout au plus que des plaintes résignées.

L'exercice du pouvoir patronal, d'une part, et la soumission quotidienne du salarié, d'autre part, n'expliquent que trop ces deux mentalités opposées. Mais s expliquer une chose ne veut pas dire l'accepter et, dans le cas particulier, nous devrions être portés au contraire à nous en révolter.

Nous songions à tout cela, en entendant un discours prononcé au grand meeting de la grève des maçons. Parce que la presse bourgeoise avait formulé des critiques contre les origines de la grève et son caractère soi-disant politique, d'humbles justifications étaient présentées.

Allons donc ! Disons nous que vis-à-vis du patronat il n'est pas même concevable que nous puissions avoir tort.

Grève politique ! disaient les écrivaillons hourgeois. Et puis quoi ? De toute évidence elle ne l'était nullement, mais nous avons à revendiquer le droit de faire éventuellement une grève politique aussi. Après tout, une grève pour s'opposer à la guerre ou au fascisme aurait bien plus d'importance que celle pour faire admettre au patronat le droit à un contrat collectif de travail, ou pour obtenir quelques centimes d'augmentation.

Nous n'avons nulle sympathie pour la politique de personnes et parlementaire ; nous la combattons même âprement. Mais il est hors de doute que le patronat en dénonçant comme soi disant politique une grève est le premier à faire de la politique. Et d'ailleurs, même toutes les mesures économiques réclamées par la bourgeoisie, ne se rattachent elles pas strictement à sa politique de classe ? Si la politique est surtout l'art de maintenir et de fortifier sa propre domination, le patronat, en exigeant du salariat la soumission la plus rigoureuse, en remettant en discussion le droit syndical qui paraissaii définitivement acquis, déclenche une offensive de politique fasciste contre nous.

Vis à vis de l'exploitation patronale le droit ouvrier n'a besoin d'aucune justification. S'il était même prouvé — et ça ne l'a jamais été, certaines fortunes rapidement réalisées ont même établi le contraire — que le patronat ne peut faire droit aux réclamations ouvrières, nous ne cesserions pour cela d'être fondés à réclamer des améliorations. Le monopole des moyens de production ne peut être revendiqué par une classe qu'à la condition d'assurer au moins du travail et du pain à tout le monde ; si elle ne le peut, ce n'est plus tel ou tel salaire qui se trouve en discussion, mais le système même du salariat. Il est ainsi impossible, nous le répétons, pour le patronat d'avoir raison et pour les ouvriers d'avoir tort. A moins de nous ramener au droit divin, réservant aux déshérités les récompenses de l'au delà, le droit humain exige que nul ne soit privé sur cette terre des moyens lui permettant d'avoir une vie aisée.

C'est un tel raisonnement qu'il faut tenir aux foules et ne jamais bégayer des excuses. Tel patron pourra lui même être sacrifié à un moment donné au système capitaliste, mais ce n'est pas à nous de nous en émouvoir. Ne dénonçons-nous pas le régime actuel pour les ruines qu'il engendre ? Et si ces ruines frappent des capitalistes aussi, ce ne peut certes pas être une raison pour nous de renoncer à notre lutte. Assez de ruines et assez du capitalisme aussi !

*

Et puisque nous avons parlé du grand meeting de la grève, ajoutons quelques mots concernant la manifestation qui l'a précédé.

Nous entendons souvent des plaintes concernant le trop petit nombre d'ouvriers syndiqués et pour ne parler que des grévistes, la proportion n'était que de un sur dix. Mais enfin cinq à six mille syndiqués représentent déjà le groupement de beaucoup le plus important et pnissant de tout le canton. Or, chacun en conviendra avec nous, son action est loin d'être en rapport avec sa force numérique actuelle. Si tous les « conscients et organisés » voulaient se déranger tant soit peu chaque fois que leurs intérêts essentiels sont en jeu, nous pourrions souvent amener le camp ennemi à de meilleurs sentiments. Si, comme il est vrai, la grève ne s'est proposé surtout que d'obliger les patrons à des tractations que ces derniers refusaient depuis de longs mois, puisque il s'agissait de la raison même de l'existence des syndicats, ces derniers auraient dû éprouver le besoin de s'insurger. Comment ? le patronat prétendait se refuser à tout accord, ce qui équivaut à la négation même du fait syndical, et les syndiqués ne s'en émouvaient guère ? Les cinq ou six mille demeuraient absolument indifférents.

Il ne sert à rien de se dire que c'était aux ouvriers intéressés du bâtiment de s'ébranler les premiers. Non, le principe fondamental commun à tous était en discussion et les « conscients » avaient précisément à donner le bon exemple aux « inconscients ».

Au lieu de cela indifférence complète, et lorsqu'une manifestation est enfin décidée, à une heure où presque tous peuvent y participer, nos syndiqués ne sont pas là. Grévistes à part, il y en a peut être le cinq pour cent.

Travailler au recrutement de nouveaux membres pour les syndicats est une besogne qui nous paraît presque vaine, si l'on ne se propose pas surtout d'amener à l'action les groupements déjà existants. Imagine t on que le patronat aurait répondu simplement par une fin de non-recevoir si une manifestation de cinq mille syndiqués, qui en auraient entraînés, comme il arrive toujours, ciuq mille qui ne le sont pas, s'était produite il y a déjà plusieurs mois ?

C'est l'esprit, la volonté, le besoin de lutte qu'il faut surtout créer. Nulle propagande plus dangereuse que celle de prétendre que les possibilités augmenteront simplement par le fait de l'augmentation de notre nombre. Ce nombre compte s'il représente une somme d'activités individuelles, autrement sa valeur est nulle.

Malheureusement les dirigeants, surtout dans le grandes Fédérations, ne voient de bon que leur action propre et aboutissent, non pas à la mobilisation, mais à l'immobilisation du prolétariat. Il n'est pas vrai de dire, surtout au point de vue syndical, que nous ne sommes pas encore assez nombreux. Mieux avouer cette vérité que les membres actifs sont plutôt rares.

Faut-il en chercher encore d'autres passifs ? Il nous semble qu'il n'y aurait qu'une passivité accrue. Enseignons avant tout et surtout la nécessité d'agir.

*

SOUSCRIPTION POUR LES GRÉVISTES :

Genève : Groupe du Réveil 100, Jdx 10, H. D. 20, Ludovici 5, Adeelard 15, remis à Tronchet au meeting 3, L. B. 20, M^me^ B. 5.
Lausanne : Schertenleib 5.
Locarno : Aldo Crivelli 20.
Tour-de-Trême : A. D. 6.
Zurich : Tell Brand 20. Total 229 francs dont 186 versés au *Travail* et 43 au Syndicat autonome du bâtiment.

---

*Gloire au tambour ! On persuadera toujours au peuple, avec des résonnements de peau d'âne, d'aller se faire trouer la sienne.*

(*Echo de Paris*, 14 août 1895.) Willy de *La Suisse*.

### L'ORDRE.

Une armée, dans les temps anciens, avait presque toujours pour origine une bande de pillards, ou, ce qui revient au même, des gens ne voulant pas travailler et résolus de vivre du travail des autres. Naturellement, ces brigands, une fois leur autorité reconnue, devenaient les protecteurs nés de ceux qui travaillaient pour eux. C'est ainsi que l'ordre a été créé dans le monde par le brigand devenu gendarme.

*Ernest Renan.*

C.I.R.A.



# Réponse des sinistres bandits

La grève qui vient de se terminer et qui a été pour les travailleurs une victoire morale surtout, a fourni l'occasion au *Journal de Genève* de se montrer une fois de plus sous son vrai jour. Dans sa rage hideuse de voir que la solidarité existait toujours parmi les travailleurs et de constater que deux mille d'entre eux avaient su faire cause commune, malgré toutes les menaces et les pressions, sans compter les privations à endurer, l'organe conservateur a publié ces lignes :

*Il s'agit donc d'être prêts à toute éventualité et d'arracher, aux yeux de la population, le masque sous lequel de sinistres bandits cachent leur haine de l'humanité.*

A remarquer qu'aucun incident de la rue ou d'ailleurs ne s'est produit pendant la grève, si bien que la police n'a jamais eu à intervenir, mais le fait d'une masse compacte de travailleurs s'en allant à travers les rues suffit à alarmer leurs oppresseurs et exploiteurs nés.

Huit ans sans aucune grève d'envergure avaient donné l'illusion aux exployeurs que la lutte syndicale avait pris fin et que désormais ils pourraient se refuser même à discuter un tarif. Et voilà que tout à coup deux mille ouvriers, sans aucune défection, quittent le travail. Il fallut déchanter et revenir quelque peu de la superbe intransigeance première.

A remarquer que l'organe de la Fédération suisse des entrepreneurs, *L'Entreprise*, a parlé lui aussi, dans son numéro du 26 mai dernier, de *la bête rouge qui bondit, les griffes ouvertes, les yeux étincelants d'éclairs révolutionnaires, en rugissant, la grande gueule ouverte, prête à avaler d'une bouchée les patrons qui ne se soumettent pas.*

Tout cela parce que ces messieurs se sont vu forcés de conclure un contrat collectif s'appliquant à leurs ouvriers.

Sinistres bandits donc ayant la haine de l'humanité ! Tout cela parce que nous ne voulons plus que des millions de cadavres soient entassés dans les immenses charniers des guerres, parce que nous réclamons que les richesses déjà considérables et qui peuvent être encore grandement augmentées, servent à assurer l'aisance à tous et non la domination de quelques-uns, parce que nous voulons conquérir une vie vraiment humaine refusée à la grande majorité des hommes.

La classe que le *Journal* représente, elle, n'est préoccupée que de spéculations et d'intérêts inavouables à réaliser par l'exploitation de tous les peuples. Son amour de l'humanité consiste surtout à dénier à la masse le droit au produit intégral de son travail pour affirmer son privilège consistant à prélever une part aussi grande que possible du labeur d'autrui. De là sa conception de l'ordre et du désordre qui se ramène simplement à ceci : il y a ordre aussi longtemps que les riches peuvent en toute tranquillité augmenter indéfiniment leurs richesses ; il y a désordre dès que les pauvres s'opposent à leur appauvrissement, à toutes les usurpations dont ils sont victimes.

Sinistres bandits ! Allons donc, messieurs du *Journal*. Pour ne nous en tenir qu'à un seul exemple, est-ce que les dirigeants de l'usine Pic-Pic qui a fait une faillite frauduleuse, volant entre autres dix millions au fisc, après avoir réalisé un bénéfice de 320%, ne sont pas de vos amis ? Nous sommes sûrs que tous les malheureux enfermés à Saint-Antoine depuis une vingtaine d'années, n'ont pas volé entre tous une somme aussi considérable, à moins peut-être d'y comprendre vos Berlie et vos Naly ! Vous posez en défenseurs de la vie et des biens des citoyens, mais il est facile de prouver que tous les délits et crimes du pauvre monde sont presque quantité négligeable comparés aux voleries et massacres dont les classes dirigeantes, les « gens bien » se sont rendus coupables. A remarquer encore que tandis que la moindre peccadille du pauvre est impitoyablement frappée, pour les riches il y a des accommodements, des sursis sans fin.

Nous sommes peut-être des bandits en ce sens que nous avons été bannis par vous de trop de domaines qui devraient être communs et vous trouvez *sinistre* que les déshérités réclament leur part de l'héritage dont ils ont été dépouillés.

Messieurs les patrons, eux, voient la bête rouge dès qu'il s'agit de voler une part moins grande du travail d'autrui. Si un journal ouvrier avait employé leur langage grotesque et odieux — et il aurait pu le faire avec combien de raison — il eût été cité comme exemple de démagogie, fanatisme, violence, etc., mais sous la plume d'un exploiteur rien de plus naturel.

Nous prenons bonne note des sentiments exprimés par les maîtres du capital et de l'Etat. Ils déclarent *être prêts à toute éventualité*, et c'est à quoi nous devons nous tenir prêts également, si nous ne voulons voir triompher le fascisme partout et voir le monde ramené aux siècles maudits d'ignorance, de famine et de terreur.

# Notes en marge

## LE COUP DE PIED DE L'ANE

M. Albert Thomas, s'étant rendu en Italie fasciste, y a prononcé des discours apologétiques de Mussolini et de son œuvre. Nous ne nous en étonnons pas. Pour rester à certaines places, même les plus élevées et les mieux payées, il faut avoir l'échine souple. Inutile, d'ailleurs, de perdre son temps à réfuter les grossières tromperies, dont M. Thomas le premier n'a certes pas été victime.

Le fascisme, après l'avoir compromis, veut bien déclarer aujourd'hui qu'après tout il se moque de l'opinion de M. Thomas. Et le *Popolo d'Italia*, organe personnel de Mussolini, fondé avec l'argent français, d'écrire :

*Il ne faut pas donner une importance exagérée à ce que peuvent* reconnaître *les étrangers et particulièrement démocrates et socialistes. Notre intransigeance n'a pas à faire de concessions démagogiques. Lorsque certains éléments politiques, sans comprendre l'âme, la source vitale, l'essence, la raison d'être du fascisme, louent seulement quelques aspects de notre mouvement, ce qu'ils peuvent* reconnaître *devient ambigu, réticent, opportuniste.*

*Le fascisme ne peut être fractionné : ou le comprendre et l'accepter en bloc, ou, si l'on se sert d'alambic, on demeure dans une inévitable zone d'incompréhension et de confusion.*

*Loyalement, sans nous rapporter aux derniers événements, nous pouvons, par principe de sincérité, repousser tous les tours concentriques des politiciens « tolérants et larges d'idées ».*

*Le fascisme n'a pas besoin d'indulgence ; il peut accueillir sans hostilité inutile les bonnes dispositions des adversaires, mais il n'a aucun motif de s'y complaire outre mesure.*

Avis donc aux échines souples. Leurs courbettes ne peuvent les conduire à rien, à moins de proclamer que l'infamie fasciste est la plus belle et la plus grande chose du monde, sans restriction aucune.

N'importe que M. Thomas a bien mérité le coup de pied qui lui est allongé par le fascisme.

## JEUNESSE PROGRESSISTE

Dans le *Peuple genevois* a paru un article qui veut être une réponse à notre égard et nous parle de Chine et de Russie, comme si nous étions partisans de l'absolutisme bolcheviste. Nous perdrions, d'ailleurs, notre temps à rappeler à la Jeunesse soi-disant progressiste, que l'anarchisme est né de la négation de toutes les dictatures et particulièrement de celle dite du prolétariat.

Mais voici répétée une fois de plus l'éternelle accusation de faire le jeu de la réaction :

*Il est heureux de constater que la jeunesse démocrate et républicaine est encore forte, mais, d'autre part, ce que nous pouvons dire, c'est que la meilleure propagande faite pour les conservateurs et les réactionnaires est celle que font les anarchistes par leurs actions.*

Pardon, pour le moment ce n'est pas la jeunesse démocrate et républicaine qui progresse, mais, au contraire, celle monarchiste, cléricale et fascistes.

Quant aux conservateurs et réactionnaires, pour qui nous ferions la meilleure propagande, ils nous ont toujours poursuivis d'une haine implacable et tous les Etats ont des lois dites scélérates particulièrement dirigées contre nous.

Combien certains jeunes gens sont diantrement vieux !

## LITTERATURE D'AUJOURD'HUI

Dans un roman paru dernièrement, *Mon cœur au ralenti*, de M. Maurice Dekobra, nous trouvons cet échantillon de sottises :

*Le communisme est une maladie honteuse qui couvre, çà et là, le corps de l'humanité de plaies purulentes. L'Italie a su se guérir à temps ; le fascisme fut son remdèe. Sans lui, nos prolétaires extrémistes gagnés par l'évangile russe auraient continué leurs sinistres expériences sociales... les malheurs et les misères sans nom que le marxisme traîne après lui... Les théories de cet illuminé primaire que fut Karl Marx sont aussi peu viables qu'un traité de physique où l'on retournerait les lois de la pesanteur... La mise en commun de la production et de la consommation sont des utopies indignes d'un roseau pensant et le communisme est la régression de l'humanité aux âges de la préhistoire... L'injustice, produit de l'inégalité, est une loi de nature contre laquelle il est fou de s'insurger. La survivance du plus apte est la clef de l'évolution des espèces.*

Répétons ici pour la millième fois que nous sommes les adversaires les plus décidés du bolchevisme, dont doctrine et pratique sont d'ailleurs en contradiction avec le communisme. Quant au remède du fascisme, il laisse l'Italie plus malade moralement, financièrement et économiquement qu'elle ne l'a jamais été. Le fait est trop bien établi pour avoir besoin d'insister.

Un vrai comble que de faire de l'injustice « une loi de nature », car il en découlerait que les meilleurs sentiments humains sont contre nature, et le bafouillage de M. Dekobra lui-même, là où il parle de régression de l'humanité deviendroit incompréhensible, car dans l'ordre moral en quoi pourrait-elle bien consister cette régression sinon en un retour à de plus grandes injustices ?

Il est évident que la notion de juste ou injuste supprimée, personne ne peut plus approuver ou condamner hommes, choses et institutions. La raison humaine elle-même n'a plus de quoi s'exercer. Quant à la fameuse survivance du plus apte, nous savons qu'en pratique elle se ramène à celle du plus violent ou du plus voleur, lorsque ce n'est le plus aveugle des hasards qui décide.

Quelles tristes gens que ces gens de lettres !

## FETE PATRIOTIQUE

Messieurs les membres de *Res Helvetica* (association fasciste) et deux de *Salevia* (association d'étudiants cléricaux et... fascistes aussi) se sont retirés avec leurs drapeaux à la commémoration du 1er juin, lorsque M. Malche a pris la parole. A remarquer que cette commémoration laisse tout le monde indifférent, à preuve que banques et bâtiments d'Etat à part, il n'y avait presque pas de drapeaux. Il est vrai que cette année, il y a eu au Port-Noir, lieu de commémoration, un peu plus de monde qu'à l'ordinaire, mais c'était uniquement dans l'attente de l'incident préparé par les dits cléricaux et fascistes.

Parmi les griefs faits à M. Malche, relevons les suivants :

*M. Malche est l'introducteur en Suisse du laïcisateur Ferdinand Buisson, auteur de ces mémorables paroles: « Tout uniforme est une livrée, et toute livrée est ignominieuse, celle du prêtre comme celle du soldat, celle du magistrat comme celle du laquais. »*

*« On pourrait imaginer une Suisse écrasée à Grandson, comme elle le fut glorieusement à Saint-Jacques, et on pourrait se demander si le train des choses ne serait pas resté sensiblement le même... Et on voudrait que 1500 paysans à Sempach (et encore) ou quelques contingents aux prises il y a quatre siècles soient tenus pour les auteurs de notre patrie! » (Sig.: A. Malche, dans le* Genevois *du 2.X.26.)*

*M. Malche a cité avec enthousiasme au Grand Conseil, cette phrase d'un révérend anglais prêchant à Saint-Pierre : « Le patriotisme est un peu descendu de son piédestal et il peut être considéré comme une terrible étroitesse d'esprit. »*

Remercions les *Res Helvetica* des belles citations qu'ils ont voulu répandre parmi la foule. Tant qu'ils ne feront que provoquer des incidents aux commémorations patriotiques, nous n'aurons certes pas à intervenir, mais

qu'ils ne s'avisent pas de prétendre restreindre la liberté d'opinion et de parole dans des réunions autres que les leurs, car nous les prévenons charitablement qu'il pourrait leur en cuire.

POUR FINIR

Aux belles pensées ci-dessus, opposons les stupidités incroyables paraissant dans les journaux nationalistes. Une feuille réactionnaire française, *L'Ami du Peuple*, parlant de l'armée d'hier et de « la vraie émancipation du soldat de 2e classe (1914-1918) », publie ces lignes dans son numéro du 10 mai dernier :

*Et les hommes ainsi confondus, les 2e classe et leurs chefs, sous le signe de l'autorité vraie, de l'Obéissance et du Sacrifice, allaient vers l'Avenir, ves la Paix, qu'ils construisaient à coups de grenades, à coups de pioches, à coups de fusils, à coups de chairs.*

*Tous ceux-là qu'on disait des brutes, qu'on abêtissait avec des grands mots: émancipation, démocratie, pensée libre, et autres fadaises qui nous mettent l'âme en marmelade, tous ceux-là redressant le torse sous le fouet des vieilles disciplines, regardant clair le devoir :« La consigne, c'est de sourire », avec les Cyranos en gants blancs et les gosses de vingt ans qui leur criaient : « En avant, mes enfants ! », tous ceux-là firent la plus belle de toutes les victoires françaises.*

Retenons l'aveu, dénué vraiment de tout artifice que la plus belle des victoires que ces messieurs se proposent avec l'armée, c'est d'anéantir toute idée d'émancipation, toute pensée libre, tout droit reconnu à tout le monde pour nous ramener aux bestiales disciplines d'autrefois, grâce aux boucheries et aux destructions infâmes.

A bas l'armée ! donc, et travaillons à détruire tous les militarismes.

# Manifestation antifasciste

Nos bolchevistes qui revendiquent le monopole de la révolution ont parfois une bien étrange façon de comprendre les manifestations populaires les plus simples.

Le premier dimanche de juin, les monarchistes italiens ont toujours célébré depuis 1848 la fête de la Constitution. Il semblait logique que cette Constitution ayant été ou violée ou abrogée dans ses articles essentiels, la fête elle-même dût être supprimée, d'autant plus que Mussolini a décrété nombre d'autres fêtes officielles fascistes. On sait qu'au grand scandale de l'Eglise, il pensait même supprimer l'ère chrétienne, pour compter les années à partir de son avènement au pouvoir; mais il a su se contenter d'ajouter à l'ère chrétienne celle mussolinienne. Ainsi les journaux et les actes officiels ajoutent à l'année 1928, sixième année... du régime incomparable.

Mais revenons à notre sujet, la manifestation organisée par le Consulat fasciste de Zurich, pour rappeler une Constitution en voie de suppression. La Municipalité socialiste de Zurich crut devoir autoriser un cortège sur la voie publique qui de la place de la Gare se rendrait à l'embarcadère en parcourant toute la Bahnhofstrasse. Partisans de la liberté pour tous, nous nous garderons bien de faire un grief aux élus socialistes de cette autorisation.

Mais, bien entendu, les antifascistes décidèrent une contre-manifestation, qui aurait surgi sur le passage même du cortège fasciste. Le Parti communiste sans discuter avec les autres groupes de la chose, demande à la Municipalité l'autorisation d'attendre les fascistes à l'embarcadère pour contre-manifester. Au lieu d'une protestation libre et spontanée, c'était pour ainsi dire la police elle-même qui aurait dû préparer et régler un conflit entre fascistes et antifascistes ! Les petits bourgeois que nous sommes se déclarent incapables de comprendre une conception révolutionnaire aussi extraordinaire ! Passons.

La Municipalité socialiste refuse l'autorisation demandée par les communistes et ces derniers de protester véhémentement contre les traîtres de la social-démocratie, etc. Là-dessus, violentes polémiques dans les journaux.

Les communistes ont pour finir une idée géniale. Ils se résignent à la défense policière, mais demandent à pouvoir contre-manifester ailleurs que sur le parcours du cortège fasciste, à la place Alfred-Escher. La police le leur accorde bien volontiers et nos bolchevistes de faire distribuer à la dernière heure une feuille volante ainsi conçue :

*MANIFESTATION DEFENDUE !*

*La Municipalité de Zurich, en majorité social-démocrate, a permis que la manifestation fasciste ait lieu en partant de la gare pour se rendre au bateau à la Bürkliplatz, tandis que la manifestation antifasciste sur cette même place est défendue.*

*Nous n'accepterons pas la provocation !*

*Nous transférons notre contre manifestation, qui servira en même temps à protester contre la décision unanime de la Municipalité à la place Alfred-Escher (ancienne gare d'Enge).*

*Sur cette place elle est permise*

*Nous vous prions de suivre strictement les indications de la milice ouvrière.*

*N'acceptez pas de provocations ni de la police, ni d'autres éléments. Faites preuve de discipline prolétarienne.*

Heureusement la discipline prolétarienne a manqué et la foule s'est portée à la Bürkliplatz, malgré d'importantes forces policières.

Aussi lorsque le cortège fasciste précédé et escorté de policiers est arrivé, quel accueil de sifflets de cris, d'apostrophes ! En vain les agents mêlés à la foule imposent silence et procèdent à quelques arrestations, cris, sifflets et quolibets reprennent de toutes parts. Les non-manifestants s'interposent pour empêcher des arristetions et permettre à plus d'un de s'éclipser. C'est dire leurs sentiments. Il fallut mobiliser toute la police zurichoise, sans quoi il est fort douteux que le départ en bateau eût pu s'effectuer.

Il y eut deux ou trois arrestations et un policier dégaîna même, mais en présence de l'humeur de la foule, il rentra promptement son sabre. Quelques centaines de personnes, une fois les fascistes embarqués et salués par une dernière bordée de sifflets, se rendirent à la place Alfred-Escher.

Disons à titre de renseignement que le cortège fasciste comprenait un maximum de 300 personnes et était suivi à une centaine de mètres d'un gros camion avec une trentaine de policiers. Pour être juste, il faut reconnaître que les communistes, malgré leurs inconséquences, n'ont pas peu contribué avec toute leur polémique à amener de très nombreux curieux. Regrettons par contre que le Parti social-démocrate — nous ne disons pas sa Municipalité — ait refusé de participer à la contre-manifestation.

# A propos de vote

Au dernier Congrès de la Libre-Pensée romande, à Neuchâtel, quelques-uns de nos camarades s'étant prononcés pour une résolution contre une autre, il leur fut reproché nous ne savons quelle inconséquence.

La question du vote a été souvent amplement traitée par nous mais la propagande n'étant forcément en bien des cas qu'une répétition, expliquons-nous une fois de plus.

L'anarchiste nie formellement un droit de majorité ; il entend toujours laisser une minorité libre d'agir comme elle l'entend. Mais un débat théorique ne peut se terminer qu'en formulant en une résolution chaque opinion en présence, et il n'est pas sans intérêt de savoir laquelle prévaut. Pourquoi nos camarades devraient-ils s'interdire une simple manifestation de tendance et de conception? A ce titre-là nous devrions nous abstenir de toute marque d'approbation ou de désapprobation pour garder éternellement une attitude neutre. Or, cela est si peu conforme à l'esprit de conviction et de lutte que nous apportons dans toute notre propagande, qu'il est absurde de l'imaginer.

Disons plus. Notre camarade Malatesta a aussi expliqué comment il peut fort bien se présenter qu'une chose ne puisse se faire au gré de chacun, mais qu'il faille choisir strictement entre une proposition et l'autre. Alors il paraît assez logique que la minorité se résigne à la volonté de la majorité, pourvu qu'il n'y ait jamais de gendarme pour imposer telle ou telle volonté et exiger telle ou telle coopération.

L'anarchiste ne veut pas faire dépendre sa ligne de conduite d'un vote. Il n'admet surtout pas que de ce vote puisse sortir une autorité s'imposant systématiquement en toutes choses, en toutes occasions et en tous temps. Il peut reconnaître occasionnellement la nécessité de s'adapter à une volonté autre que la sienne, mais il ne le fera qu'en tant qu'il le jugera bon et se réservant toujours de reprendre sa liberté.

Il y a fort peu de choses au monde qui puissent nous laisser entièrement indifférents.

Et nous voulons qu'à chaque instant il y ait libre choix de notre part, ce qui peut même nous amener éventuellement à prendre ou accepter des décisions qui ne soient pas précisément celles souhaitées par nous. Mais cela ne justifie nullement un droit systématique de majorité qu'une autorité exécutive est chargée d'imposer.

Ajoutons aussi, pour être complet, que les votes des autres peuvent de même nous intéresser. Nous œuvrons afin que les électeurs s'abstiennent, mais si les masses s'obstinent à aller aux urnes et notre propagande échoue, le résultat n'en reste pas moins une indication de l'esprit public. Triomphe de gauche ou triomphe de droite les événements n'en seront pas changés de beaucoup et une longue expérience ne l'a que trop démontré. Mais une masse votant pour un socialisme mal conçu vaut toujours davantage qu'une masse appuyant clergé, patronat et militarisme, et nous pouvons mieux espérer de l'amener à nous et à notre compréhension révolutionnaire. Ce qui certes n'est pas une raison suffisante pour la suivre dans son erreur, auquel cas elle en concluerait que nous avouons nous être trompés.

# Nos principes

Malgré le nombre déjà considérable de publications, la grande masse du public met dans le même sac socialistes, communistes, anarchistes, syndicalistes, etc., et réalise à sa guise un front unique en confondant tous les partis. Il y a là évidemment quelque chose de fâcheux, d'autant plus que la confusion n'est pas toujours involontaire, elle est parfois voulue dans le but d'attribuer à tous ses adversaires erreurs, fautes et contradictions qui ne le sont que d'une partie d'entre eux.

L'anarchisme en tant qu'idée collective et non seulement individuelle est né de la scission qui s'est produite à La Haye, en 1872, au sein de la première Internationale.

De retour de ce Congrès, ceux qui s'étaient prononcés contre l'hégémonie marxiste, devaient se réunir à Saint-Imier, où James Guillaume aurait voulu faire prendre une décision reconnaissant simplement le droit à tout groupement adhérant à l'Internationale de suivre en matière politique et électorale la voie jugée la meilleure. Mais Bakounine, avec raison, crut qu'il valait mieux opposer conception à conception et fit adopter la résolution suivante :

*Le Congrès réuni à Saint-Imier déclare :*

*1. Que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat;*

*2. Que toute organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaire pour amener cette destruction ne peut être qu'une tromperie de plus et serait aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements existant aujourd'hui ;*

*3. Que, repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la Révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire.*

L'anarchisme se trouvait ainsi formulé d'une façon claire et précise, sans que nulle confusion ne soit plus possible.

A l'idée de conquête du pouvoir, il opposait celle de sa destruction immédiate. Proudhon avait déjà enseigné aux socialistes « le renoncement au pouvoir », qui ne pouvait certes être compris dans le sens d'y tolérer à perpétuité les bourgeois.

De ce premier point découle forcément la négation de la fameuse dictature du prolétariat et du gouvernement soi-disant révolutionnaire qui, en Russie, ne devait que trop se révéler comme une tromperie de plus aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements précédents.

Et enfin l'anarchisme condamnait l'action parlementaire qui ne pouvait que se confondre par d'inévitables compromis avec la politique bourgeoise, pour lui opposer la solidarité de l'action révolutionnaire et directe des prolétaires de tous les pays.

L'expérience historique de plus d'un demi-siècle n'est-elle pas venue confirmer le point de vue des anarchistes ? Et combien supérieure apparaît la résolution de Saint-Imier à toutes

les décisions entortillées de la deuxième Internationales, dont les compromis, qui soi-disant devaient servir à l'élévation du prolétariat, ont en réalité contribué surtout à le plonger dans le gouffre de la guerre mondiale.

La doctrine marxiste prévoit aussi l'élimination de l'Etat par le fait même de l'exercice poursuivi pendant un temps indéterminé de la dictature soi-disant du prolétariat. Mais nous voyons fort bien que les pratiques dictatoriales de discipline de fer et de soumission absolue ne sauraient nullement donner cette éducation à la liberté que doivent avoir surtout en vue ceux qui entendent œuvrer sincèrement à l'émancipation intégrale du prolétariat.

Ce n'est certes pas en ajoutant à son formidable pouvoir politique un pouvoir économique non moins redoutable que nous pouvons jamais espérer éliminer l'Etat, mais précisément en supprimant sa raison d'être par le fait que toute fonction et tout service utiles se trouvent de plus en plus assurés directement par la société elle-même.

Le socialisme ne peut que signifier une organisation toujours plus *sociale* et conséquemment de moins en moins *étatiste*. C'est avec raison que les anarchistes sont ainsi insurgés contre l'idée fausse de faire de l'Etat avant et après la révolution le pivot de l'action prolétarienne. Une ancienne machine, même le mécanicien changé, ne saurait que produire ce pour quoi elle a été fabriquée, et la machine Etat le fut précisément pour l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme.

Sus à l'Etat et allons vers l'anarchie !

# UNE LETTRE DE RUSSIE

*Nous publions ci-après une lettre que nous venons de recevoir de Russie, d'un de nos bons camarades dont nous ne citons pas le nom pour des raisons compréhensibles. La lettre fournit une information exceptionnellement détaillée et intéressante. Comme toujours, le lecteur y trouvera toutes les précisions voulues : noms, lieux, dates, etc., de façon à ce que chacun puisse contrôler les faits révélés. Et comme toujours, nous signalons des faits à l'attention — et à la conscience — des Roland, des Barbusse, des « Amis de l'U.R.S.S. », des « Amis de la Révolution russe », etc., etc.*

*Voici la lettre :*

Mars 1928.

Chers amis,

J'espère que cette lettre vous parviendra malgré tout. Je vous y. fournis quelques informations qui pourront être intéressantes et utiles pour la cause. Il s'agit des persécutions que subissent nos frères d'idée. Je vous dirai ce que je sais de certain sur le sort de quelques camarades.

A Aktubinsk, se trouve en exil le camarade Lébédeff, étudiant ukrainien, anarchiste-individualiste, transféré de la Ksyl-Orda en 1927.

Marc Nékhamine se trouve toujours à Akmolinsk.

Michel Batourine est transféré de Tachkent à Akmolinsk.

Le camarade A. Sadline est déporté à Onéga (gouvernement d'Arkhangelsk).

Les camarades suivants se trouvent actuellement à Ksyl-Orda : G. Orlovsky, anarcho-syndicaliste, ayant déjà fait des travaux forcés sous le tzar ; T. Khorkoff, ouvrier boulanger, de Leningrad; Zina Gourévitch, étudiante ; P. Iskovleff, étudiant, se trouve à Ksyl-Orda depuis le mois de juin 1927, après avoir été emprisonné à Solovski et, ensuite, à l'« isolateur » de Verkhné-Ouralsk ; Tania Guérasséva, atteinte de la tuberculose pulmonaire, fut transférée ici de l'« isolateur » de Verkhné-Ouralsk; sa sœur, Anna Guérasséva, anarchiste aussi, est enfermée dans le même isolateur; son frère est en exil ; O. Dessine, docteur de Sébastopol.

Sept anarchistes sont en exil à Minoussinsk (Sibérie) : Bassovitch, Minaieff, Rostovzeff, Michel, Nicolas Bélaieff, Rouvinsky (passa par les Solovski et l'isolateur de Verkhné-Ouralsk, d'où il sortit le 10 décembre 1927) et Pangiloff, aussi après les Solovski et l'isolateur de Verkhné-Ouralsk.

L'anarchiste S. Modine, ouvrier des usines d'Ijma, resta longtemps emprisonné à Solovski .Actuellement, en exil à Hikment.

L'anarchiste Koulikoff, ouvrier charpentier, se trouve en exil à Ksyl-Orda.

Antoine Chliakhovoi est emprisonné à l'isolateur de Verkhné-Ouralsk.

Victor Serguéieff reste toujours à Tiumène.

S. Silberg, anarcho-syndicaliste, est déporté à Tver.

Rachel Chapiro doit partir incessamment à Minoussinsk.

La camarade Hélène Sasanovitch, étudiante, est transférée d'Irbite à Samarovo (district de Tobolsk).

Le camarade Varchavsky est condamné à 3 ans de réclusion dans l'« isolateur politique » de Souzdal.

Douze ouvriers anarchistes viennent d'être « condamnés » à 3 ans de Solovski pour avoir protesté, non seulement contre l'exécution de Sacco et Vanzetti, mais aussi contre l'hypocrisie des bolcheviks (leurs noms restent encore inconnus).

Un socialiste-révolutionnaire de gauche, Riabinine, termina, en 1926, sa peine dans l'isolateur de Verkhné-Ouralsk. En septembre 1926, il fut déporté dans la région d'Oural. Il s'évada, fut réarrêté et réinstallé, en décembre 1927, dans l'isolateur de Verkhné-Ouralsk.

Notre camarade Alia Liliental, de Lningrad, fut arrêtée pour avoir soutenu une correspondance avec des amis à l'étranger. Elle est « condamnée » à 3 ans d'exil à Kasakstan.

Otto Ritovsky est un jeune anarchiste-individualiste. En 1925, il tenta de se suicider pour protester contre le régime épouvantable de l'isolateur politique de Verkhné-Ouralsk. Un pur hasard permit à d'autres réclus de le sauver. Il fut transféré, ensuite, à l'isolateur de Sousdal. Il y termina sa peine et doit être exilé dans le gouvernement de Tobolsk.

V. Postnikoff, anarchiste, passa par Solovski, termina sa peine dans l'isolateur politique de Verkhné-Ouralsk en novembre 1927. Fut exilé dans la région où il se trouve en ce moment.

Le socialiste-révolutionnaire de gauche I. Nestroieff vient de terminer sa peine dans l'isolateur de Verkhné-Ouralsk, il est exilé à Krasnokokchaisk.

Michel Vsévolojsky fut arrêté à Saratow en automne 1927. Il est emprisonné dans l'isolateur politique de Verkhné-Ouralsk.

## L'ISOLATEUR POLITIOUE DE VERKHNE-OURALSK

On comptait, en janvier 1928, 189 reclus politiques dans l'« isolateur politique » de Verkhné-Ouralsk, dont 25 femmes. Sur ces 189 détenus, il y avait: 80 social-démocrates, 60 sionistes, 30 anarchistes, 12 socialistes-révolutionnaires de la droite et 7 socialistes-révolutionnaires de gauche. Le régime de cette prison est épouvantable. Toute la journée, les reclus restent enfermés dans leurs cellules. Ils ne peuvent aller aux W.-C. que deux fois par jour. Il leur est défendu de passer des livres à leurs camarades, et ils sont contraints de remettre immédiatement chaque livre terminé à la bibliothèque. La correspondance des détenus est limitée: ils ne peuvent écrire que six lettres par mois et à de proches parents seulement. Il leur est défendu de passer les journaux les uns aux autres, ce qui oblige chaque détenu de s'abonner à un journal, dépense sensible et inutile. Il est défendu aux parents ou aux amis d'apporter des livres aux détenus. Les livres du dehors ne sont admis qu'à condition qu'ils viennent directement d'une librairie.

Les prisonniers n'ont pas le droit... d'aimer ni de se marier, même après avoir purgé leur peine. Habituellement, la Guépéou fait déporter ces prisonniers en des endroits différents. Ainsi l'anarchiste Rouvinsky et sa compagne Gouchanskaia, ayant terminé leur période de réclusion simultanément, furent tous deux déporté lui à Minoussinsk (Sibérie), elle à Kasakstan (Tourkestan). Une pareille politique de la Guépéou provoqua déjà plusieurs grèves de la faim. La première fut déclarée en 1926 par l'anarchiste Béliankine qui devait être déporté séparé de sa compagne. Le résultat de cette grève fut un véritable massacre de presque tous les détenus politiques de Verkhné-Ouralsk. Le camarade Béliankine refusait toute nourriture durant 18 jours, après quoi on le soumit à une alimentation artificielle. Cet acte provoqua un protestation vigoureuse de tous les détenus politiques, et alors... des détachements de tchékistes et de soldats firent irruption dans les cellules et se mirent à frapper cruellement les prisonniers en arrachant leurs habits et en les soumettant à de véritables tortures. Pendant 3 jours, le 31 octobre, le 1er et le 2 novembre 1926, les prisonniers restèrent nus sur le plancher, dans des cellules dénuées de toute pièce d'ameublement et sans nourriture. Ce massacre aboutit au décès de 2 social-démocrates: Smirnoff et Likhtchinsky. D'autre part, l'anarchiste Raia Choulmann tomba mentalement malade à la suite de ces événements. Pendant plusieurs jours, elle sanglota dans sa cellule. Finalement, l'administration fut obligée de constater sa maladie et de l'envoyer à Moscou oux fins d'un traitement sérieux. A Moscou, la camarade fut installée à l'hôpital de la prison de Boutyrki. Elle fut, ensuite, réinstallée dans la prison de Verkhné-Ouralsk comme « complètement guérie ». Cependant, son état de santé est loin d'être satisfaisant, et le régime très dur de la prison peut, sans aucun doute, provoquer une rechute.

La camarade Klara Federmeeff fit une grève de la faim de 17 jours en demandant d'être déportée au même endroit où le fut son mari.

Un social-démocrate dut recourir à 18 jours de grève de la faim pour obtenir l'autorisation de correspondre avec sa femme.

## LE MASSACRE D'IJMA

Il fut déjà question, dans l'une des chroniques précédentes, du massacre organisé à la prison d'Ijma par le tchékiste Drozdoff. Je peux y ajouter que deux sionistes, cruellement frappés lors de ce massacre, furent ensuite transférés à la prison de la Guépéou. Ce furent les nommés S. Eisenberg et Karabtchinsky. Ce dernier tomba mentalement malade, tellement on l'a frappé. Plus tard, il fut transféré à l'« isolateur » de Verkhné-Ouralsk, et fut, finalement, exilé en Sibérie.

---

Quatre étudiants anarchistes se trouvent dans la prison de Tobolsk, à savoir : Volsky (autrement Doubrovsky), M. Gromoff (autrement M. Diky), Serge Sokoloff et A. Giekhtmann, publièrent dans la *Pravda* une lettre où ils renient leurs idées anarchistes et déclarent comme cela se fait habituellement dans ces cas, que « les causes de la faillite de l'anarchisme gisent, non pas dans les conditions extérieures, mais bien dans l'idée anarchiste elle-même », et que « l'unique organisation, etc. est le parti communiste » (*Pravda* du 18 janvier 1928). Comme récompense de leur trahison, tous les quatre furent mis en liberté, arrivèrent à Moscou et reçurent, de plus, 1000 roubles pour la promesse d'écrire un livre sur les erreurs de l'anarchisme.

## QUELQUES MOTS SUR L'OPPOSITION DU P. C.

Actuellement les membres de l'opposition du P. C. partagent le sort de ceux des autres partis politiques. Ainsi, V. M. Smirnoff est exilé à Bérésovo (lieu d'exil historique, depuis Pierre le Grand, à l'Extrême Nord). Le communiste notoire Smilga est installé à Tagour, petit village du district de Narime (Sibérie). C'est sa quatrième déportation, car il a été déporté trois fois aux temps du tsar. Rakovsky est déporté à Astrakhan, Préobrajensky est exilé dans la région d'Oural. Trotzky est installé à Alma-Ata, etc., etc. Il est intéressant de constater que la Guépéou verse aux membres exilés de l'opposition 30 roubles par mois, tandis qu'à tous autres elle ne remet que 6 fr. 25.

## DERNIERES NOUVELLES

Je suppose que vous avez déjà appris la tragédie récente de Khiva. Le 17 février 1928, le jeune Bronstein, neveu de Trotzky, y fut sauvagement tué par le chef de la prison locale. Tous les autres détenus politiques y furent cruellement frappés, et deux d'entre eux furent battus de verges. D'autres détails manquent encore.

N.

## ERRATUM

Le quatrième alinéa de l'article *Une ténébreuse machination du fascisme*, paru dans le dernier numéro, contient une phrase incompréhensible. Il faut la rétablir ainsi :

« Il suffit de cet accouplement d'éléments adverses et incompatibles, sans parler de l'aversion communiste à tout acte individuel pour montrer l'invraisemblance absolue de cette trame. Mais le gouvernement fasciste sait ce qu'il veut et poursuit comme il peut ses vengeances. Le fait est que des émissaires fascistes sont en branle même à Paris, où résident d'autres individus gravement soupçonnés de travailler au fantastique complot encore en voie de construction. »

**Imprimerie, 23, rue des Bains**